

Chez les Cow-Boys

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **13 (1945)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Hommage . . .

à Stefan George, poète allemand,
décédé le 4 Décembre 1933 à Locarno.

(à l'occasion du 12ième anniversaire de sa mort.)

George fut le fondateur d'un Cénacle d'initiés à sa conception de la poésie pure et qui porte comme par hasard la désignation: „Der Kreis“. Il idéalisa dans ses poésies un jouvenceau d'une rare beauté et qu'il nomme Maximin. C'est à lui que mon sonnet fait une allusion discrète.

Délié du mot pur où meurt un dieu d'albâtre
Ignore le vertige éthéréen du beau,
Règne et laisses, ironique, à d'autres, le flambeau
Que le peuple, enfumé, de larmes idolâtre . . .

Un Dieu surgit et veut ta place au coin de l'âtre
Elyséen, exempt de tout mortel lambeau,
Fait crouler de son nom le marbre du tombeau
Et consacre à jamais ta nudité de plâtre

Aux parvis où ton verbe a dit: „Toi, le plus grand,
Dont le blond Juvenile, issu de nul parent
Se transmue en posthume gloire de l'Ephèbe,

Maximin, or qui fus!“ . . . L'Au-delà te le rend,
George, . . . veille un Dieu honnir l'inepte plèbe
Et tabouer celui qui d'Infini s'éprend . . .

Pinocchio

Chez les Cow-Boys

Je vous raconte, ce qui suit, sans y changer un mot, tel que le héros de l'histoire me la contée lui-même, il y a quelques années.

Après une histoire de femme, peu reluisante, j'avais jugé prudent de mettre entre moi et les autorités la mer et ses poissons.

J'étais arrivé à M. en Argentine, où mes sérieuses connaissances, d'éleveur de bétail, ainsi que quelques bonnes recommandations, me firent de suite trouver un engagement chez un des plus grands éleveurs de boeufs.

Après une chevauchée de plusieurs jours, nous étions arrivés à destination. Je fus présenté au chef de l'équipe dont j'allais faire partie pendant les cinq ans de mon engagement. C'était un solide gaillard du pays, de 40 ans environ, musclé comme un athlète, qui faisait marcher à la baguette les quelques 30 garçons du bleed.

Je ne fus pas long à me rendre compte que la meilleure entente régnait parmi tout ce monde, malgré les différentes races qui composaient mes camarades. Il y avait là des Anglais, des Allemands, quelques Canadiens, trois Mexicains, un Suisse et moi. Nous étions donc deux compatriotes, le reste des gars du pays.

Il y avait de solides amitiés, du reste pas la moindre gêne entre nous. Eloignés de tout grand centre, pas une femme à plusieurs heures à la ronde, le soir dans la baraque, qui nous tenait lieu de dortoir, on ne se gênait pas de partager la couche du copain, lorsque l'envie et le désir tiraillaient nos sens.

Un mois avait passé, je m'étais habitué très vite, non seulement à notre rude besogne, mais aussi aux moeurs et coùtumes de notre campement. Je me portais à merveille, cette vie au grand air me convenait, je devenais un costaud. Je n'avais pas d'amis proprement dit, mon camarade suisse était en tournée d'inspection du bétail, depuis 15 jours, à moi on me disait tout simplement: le Suisse.

J'avais oublié mes aventures, je n'avais du reste pas le temps d'y penser, le soir, lorsque je voyais, de mes camarades s'isoler, ou partager leurs couches, ma jeunesse et le sang généreux qui bouillissait dans mes veines, s'irritaient de ce jeûne prolongé. Je n'avais que 28 ans; il m'arrivait alors de me donner satisfaction d'une main vigoureuse.

Deux mois avaient ainsi passé, mon collègue suisse n'était pas rentré. Il avait changé de cantonnement et fut remplacé par un jeune Argentin de 24 ans, qui devint mon camarade de travail. Nos couches étaient l'une à côté de l'autre. Il parlait un peu le français.

Un soir, fatigué par une terrible journée d'orage, où il avait fallu chasser des centaines de boeufs affolés, nous avons bu plus que de coutûme. Tous nos camarades étaient couchés. J'étais sur le point de m'endormir lorsque mon camarade, qui se nommait Paulo, vint vers moi et sans autre entra dans ma couche: „Alors tu es seul“, me dit-il, „tu n'as pas d'amis, tu n'attends personne?“ ... Sans être autrement surpris, je lui répondis: „Qui veux-tu que j'attende, je n'ai pas d'amis, moi.“

„Veux-tu que je reste avec toi?“ me demanda-t-il en se serrant contre moi. Il était fort, c'était un superbe garçon. Déjà ses bras vigoureux m'avaient enlacé et sans me laisser le temps de répondre, ses lèvres cherchèrent les miennes. Moi-même assoiffé d'amour et manquant d'affection, je ne me prêtais à ce jeu que trop facilement. Vigoureusement j'étreignis mon nouvel ami. C'était une révélation pour moi. Toute la nuit on se serrait l'un contre l'autre et ce n'est qu'aux premières lueurs du matin que nous nous séparâmes.

Cette amitié avec Paulo a duré pendant les cinq ans que je suis resté en Argentine. Nous nous aimions jalousement comme aux premiers jours.

Paulo fut tué, presque sous mes yeux, par un taureau fou furieux. Je restais de longues semaines anéanti, puis le mal du pays aidant, je quittais le cantonnement pour rentrer au pays.

A présent je suis marié, j'aime ma femme, mais lorsque il m'arrive d'être éveillé la nuit, souvent il me semble entendre Paulo m'appeler, je le revois baignant dans son sang et je sais bien, alors, que jamais son souvenir ne pourra me quitter.

Bertrand.